

La Fabrique des petits hasards



Revue de presse

LA CUISINE D' ELVIS





La Cuisine d'Elvis est saignante

Par Armelle HÉLIOT le 19 août 2010

« Lee Hall qui a écrit *Face de cuillère* et se fit connaître par le scénario de *Billy Elliott* donne avec cette pièce une tranche vive taillée au cœur même de notre société. Réjouissant !

On connaît Lee Hall, on connaît cette comédie féroce révélée par Marion Bierry, il y a quelques années, au Poche Montparnasse. Depuis, la pièce a souvent été reprise, comme a été reprise la très bouleversante histoire de *Face de cuiller*, créée par Romance Bohringer sous la direction de Michel Didym dans une traduction de Fabrice Melquiot et proposée aussi par Laetitia Poulalion dans une mise en scène d'Alain Batis.

Même lorsqu'il exagère un maximum, Lee Hall demeure touchant et vraisemblable. Cela donne une efficacité certaine à ses pièces de théâtre. On y retrouve la finesse de son scénario de Billy Elliott, le film de Stephen Daldry en 2000. Louis-Charles Sirjacq et Frédérique Revuz ont traduit *La Cuisine d'Elvis* (elle est publiée aux Editions de l'Arche).

Dans un décor simple, efficace, malicieux de Marion Thelma, une ...cuisine, évidemment, que flattent les lumières de Thomas Jacquemart, les costumes très bien choisis de Louise-Alice Véret, Régis Mardon, qui signe la mise en scène, s'appuie sur une distribution excellente et suit avec fidélité le mouvement du texte, sans jamais chercher à en (trop) rajouter. Il dirige des ateliers de recherche de jeu, mais travaille beaucoup pour le cinéma, le reportage ; il a le sens de la concision, du rythme.

Elvis, le sosie d'un pauvre Elvis dans sa chaise roulante, c'est l'homme d'une cellule réduite dans laquelle rivalisent de frustration sa femme et sa fille. Sa femme, jeune encore, a trouvé de quoi se consoler avec un jeune homme aux muscles avantageux. Il trouble l'adolescente de la maison, boulimique et malheureuse. Ajoutons une tortue très importante....

Ce pauvre admirateur du King, ce pauvre King déchu pour jamais, prend de temps en temps la parole en des parenthèses de jeu qui ne sont pas w rien dans la cocasserie dévastatrice de la pièce....Eric Desré lui prête sa sincérité amusée...Sa fille tente bien de le réveiller de temps en temps. C'est une fille aimante. Elle va s'amouracher du bel amant de sa mère, pas mécontent de se divertir à peu de frais...il ne sait pas que la situation est réellement explosive. Benoît Thévenoz est très bien dans ce rôle.

Face à lui, exigeante et séduisante, mais sans fantaisie, la mère jouée par Laurence Porteil est parfaite. Elle en craint pas de défendre ce personnage ambivalent et le fait d'une manière très nuancée. Pour nous véritable révélation de ce spectacle très cohérent, Anne Puisais. Cette artiste a déjà derrière elle un long parcours et s'investit dans des domaines différents, théâtre comme danse, interprétation comme direction d'ateliers. Elle est remarquable dans la partition délicate de cette toute jeune fille douloureuse et pleine de vie, sans illusions et débordant de rêves, en même temps. On lui donnerait 14 ans : c'est le miracle d'une interprétation intelligente et fraîche à la fois.

Il y a dans cette production de la compagnie La Fabrique des Petits Hasards une qualité, un sérieux, une manière d'être très exigeant sans prendre la pose. Sans prétention. C'est très bien et le spectacle -aussi terribles puissent être quelques scènes- est aussi tonique que réussi ! Il s'est joué tout l'été et restera encore plusieurs semaines à l'affiche du Lucernaire qui est un véritable foyer de la jeune création. »

ANNOUS PARIS

théâtre "La Cuisine d'Elvis"

★★★★ Alérgiques au sucre ? Voilà une "dramedy" vaignante à l'irrésistible et brûlante en surface, sans matière grasse. Convulsif, mêlant toujours le sexe, le rire et la mort, ce cocktail pémieux décrit un monde sous tension avec des personnages affamés qui ne cessent de se cogner les uns aux autres dans un imbroglio de rancœurs et de perversités dérivées. Son auteur ? Lee Hall, le scénariste de "Billy Elliot". Maître en équilibre, il dépeint d'après histoires de famille, souvent réaménagées sur un drame intime : là c'est une délicate "cougar" anorexico-éthylotique qui ne se fait du bien qu'en croquant du (jeune) mâle aux biceps saillants ; et sa fille, une ado zorbi abonnée au régime gras. Deux portées sur la tempérance. L'une s'abrute dans la soie, la seconde dans la bouffe, elles rivalisent

excès contre excès depuis qu'un terrible accident a transformé leur mari et père en ectoplasme... sose d'Elvis ! Comment vivre sur ces tas de douleurs ? Tout déglutit avec l'arrivée de Stuart, la nouvelle toxicade de Mam, un fringant supérieur de sucrière dont le principal talent se situe juste en dessous de la ceinture. Le ressort de la tragédie est bandé : l'amant fait le con (au sens du "Dîner de cons") en cabote, la mère picole, la fille fait la fofa, le père marine dans son coin... et nous voilà conviés à un festin ultra-salé ambiance plus "Police des petites cuillottes" que "Putta monon dans la poitrine" ! Lee Hall défonce les frontières admises du bon goût et de la morale pour explorer les mécanismes de la culpabilité, la complexité des relations mère-fille, l'avers de la célébrité. Décryptez

l'absurdité et la noirceur du monde où, mais avec ce qu'il faut de souffrance et de cocasserie ! **C'est tout cela à l'état brut que saisit à l'aide Riggs Mardion, avec une belle crudité de situations et de langage** qui séduira les uns et repoussera les autres avec une égale févère. Vulgare ? Non, salvateur. Car le metteur en scène n'oublie pas de s'intéresser aux démons intérieurs de ces êtres filés, en les chargeant d'une vibrant humanité. Sa mise en scène (physique) diffuse une ambiguïté étrange et de belles déflagrations bien rétrogradées par les acteurs. Si Laurence Porteil prête sa sensualité blonde à un beau personnage de femme désenchantée, Anne Puisais s'empare de son rôle d'ade tourmentée avec une sorte d'insolence décaïte et fatale. Benoit Thévenoz



Des couples et des sans-fille, une jeune fille et sa mère.

et Eric Devé font le job, le premier en jeune étalon bas du front, le second en King déchu. Le décor (Marion Thelma) est l'une des réussites de cette comédie grinçante qui tient à la fois du drame social, de l'étude de cas psychiatrique et du quignol sadomaso-oxistantiel. Un rendez-vous sanglant, quelque part entre Ken Loach et Almodóvar. *

Jusqu'au 25 septembre, du mardi ou samedi à 19 h 30 au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs, 6^e, M^o Notre-Dame-des-Champs. Place : 10 €, 22 €. Rés. : 01 45 44 57 34 ou 01 42 22 26 50 et sur www.lucernaire.fr. Texte de la pièce publié aux éditions de l'Arche.

96/99/10 A NOUS

FIGARO SCOPE

Jean Luc JEENER, *LA CUISINE D'ELVIS*, 1er septembre 2010

« Le père est un légume, la mère nymphomane, l'amant abruti et la fille dépressive. Tout ceci devrait normalement donner un insupportable spectacle. Eh bien, c'est le contraire ! La pièce de Lee Hall est réjouissante. Le plaisir du spectacle vient aussi d'une distribution très homogène. Les deux jeunes comédiennes, par exemple, Laurence Porteil et Anne Puisais, sont vraiment plaisantes. »

Télérama

« [...] Une jeune fille boulimique, une mère anorexique et alcoolique qui tente d'oublier, de s'oublier, dans les bras des hommes de passage. Leur point commun ? Le traumatisme provoqué par l'accident qui a transformé le père et mari en « légume ». Une famille « boder-line » que ses névroses rendent aussi redouble qu'une bombe à retardement [...] »

Le Parisien

« [...] Cette comédie de Lee Hall vous convie à un voyage dans l'univers du King, en musique [...] »



Irène SADOWSKA GUILLON, *La cuisine d'Elvis de Lee Hall au Théâtre du Lucernaire, 15 juillet 2010*

«La cuisine d'Elvis est une comédie drôle et cruelle où le drame affleure sans cesse. L'écriture concise, en séquences rapides, de l'auteur britannique Lee Hall, s'incarne avec justesse dans la mise en scène vive et parfaitement rythmée, allant à l'essentiel, de Régis Mardon. [...] Sans un brin de psychologie, avec un sens aigu du suspense et de l'humour noir, Lee Hall trace les rapports de rivalité, de séduction, d'affection, de violence et de perversion entre les personnages. Régis Mardon construit sur scène une dramaturgie limpide, impeccablement rythmée, en brefs tableaux titrés qui s'enchaînent instantanément, glissant l'un dans l'autre. Une grande maîtrise du parti pris du réalisme jamais appuyé, souvent esquissé ou suggéré. Pas de démonstration de violence complaisante, quelques gestes ou signes suffisent. [...] Une occasion à ne pas rater pour découvrir un auteur et une pièce qui abordent la misère des rapports humains en les creusant en profondeur, avec humour et intelligence, loin du ton compassionnel. »



« Dans la cuisine d'Elvis, sosie raté du King réduit à l'état de légume, se croisent Mam et Jill, mère et fille que tout oppose. Alors que Jill tente d'échapper à la médiocrité ambiante par la cuisine, Mam refuse de vieillir dans les bras de jeunes amants. Stuart, benêt sexuel, va achever de semer la folie dans la famille. Une pièce rythmée comme *That's alright Mama* et tragique comme *My way*, féroce et drôle et subtilement écrite par le scénariste de *Billy Elliot*. »



Stéphane CAPRON, *La perversité et l'humour de « La cuisine d'Elvis » au Lucernaire jusqu'au 25 septembre 2010, 14 juillet 2010* www.sceneweb.fr

«[...] Régis Mardon est un artisan multi cartes, à la fois assistant au cinéma, metteur en scène au théâtre, mais également reporter pour la télévision pour des magazines comme « Envoyé Spécial ». Sa mise en scène se regarde d'ailleurs comme un documentaire fiction. Le rythme est rapide, séquencé. Le trio infernal amoureux (Alexandra Bensimon – la mère, Anne Puisais – la fille, Benoît Thévenoz – l'amant) se joue avec distance et folie de cette situation incongrue : continuer de vivre sa vie presque normalement devant un père impotent. Il y a certes beaucoup d'indécence, mais tellement d'humour dans l'écriture de Lee Hall que l'on oublie très vite le caractère parfois obscène et pervers de la situation. Et puis Elvis (Eric Desré) se joue aussi de cette situation. Il ne reste pas muet. Le père tétraplégique sort de son fauteuil roulant et vient raconter des moments de la vie du vrai Elvis Presley. C'est drôle et décalé, juste pour nous dire qu'il est bien dans son monde et qu'il n'en a rien à faire de l'agitation de sa petite famille. Et qu'il est finalement bien content de pouvoir continuer à porter son magnifique costume blanc du King (coup de chapeau à Louise Alice Véret, la costumière). »

« [...] Entre comédie burlesque et drame social, la pièce de Lee Hall ne manque pas d'intérêt. Le scénariste de «Billy Elliot» fait goûter à ses personnages les saveurs et les fadeurs de la vie. Avec un humour cru, que l'on jugera aussi réjouissant que déroutant, il nous montre comment une famille tente de survivre à une tragédie. Le père, sosie d'Elvis Presley est un «légume» depuis un terrible accident. La mère, dévorée par la culpabilité, multiplie les aventures. Quant à leur fille Jill, elle écrit un mémoire sur la philosophie culinaire et tente de ranimer son père en lui préparant les plats préférés du King. Il y a aussi Stuart, le jeune amant idiot de la mère. Tout ce petit monde tente de cohabiter, de continuer à vivre malgré tout. On retrouve tous les ingrédients d'une comédie britannique à la fois cocasse et provocante. Le décor en toile peinte de Marion Thelma est assez réussi. Il s'offre comme un parfait écrin au monde déréglé que suggère Lee Hall [...] »



Marie ORDINIS, *La cuisine d'Elvis*, 30 août 2010, blog de jardin à cour avec Marie Oridini.

« [...] Benoît Thévenoz est l'amant, sportif au torse (et le reste) irrésistible, il se démène et explose sur scène et accessoirement joue de l'harmonica sympathiquement. Eric Desré est le père-Elvis : officiellement largué comme son idole l'était en fin de parcours, il est aussi touchant que sa fille. Et Nathalie Mann est 'Mam, mère sexy plus que spectaculaire. Verre à la main, elle mène le jeu et ça décoiffe.»



Samuel GUILLEMIN, *La cuisine d'Elvis*, Essaion-Avignon (ex-Gilgamesh) (AVIGNON), 2010.

« La recette se compose d'une magnifique quadra nymphomane et alcoolisée, à tendance anorexique, de sa fille boulimique et caractérielle, d'un jeune playboy un peu simplet, et d'un père, fan du King Elvis, réduit à l'état végétatif, et ayant pour unique trône son fauteuil roulant. Tels sont les ingrédients détonants de cette comédie dramatique de Lee Hall, auteur du fameux Billy Elliot. La mère, encore en pleine fleur de l'âge, veut profiter du bellâtre au physique d'athlète. Mais sa fille n'a de cesse de s'interposer avec le fauteuil roulant du pseudo-King au milieu de leurs ébats.

Une distribution sur mesure pour des comédiens justes, drôles et surprenants. La mise en scène rock'n roll de Régis Mardon ne laisse pas de répit, enchaînant les tableaux loquaces et surréalistes. Dans *La Cuisine d'Elvis*, le temps de la «femme-objet» est révolu et laisse place au règne de «l'homme-objet», dans toute sa splendeur. »

LA CUISINE D'ELVIS

Cette pièce de Lee Hall, comédie à la fois drôle et cruelle, s'attire dès le début du festival les commentaires favorables d'un public conquis par la mise en scène de Régis Mardon et



le jeu des comédiens, vraiment excellents tous les quatre. Le spectacle bien rythmé aborde la misère des rapports humains à travers un drame intime et des personnages qui doivent bien continuer à vivre. Le père, sosie d'Elvis Presley n'est plus qu'un « légume » depuis un terrible accident. Tétraplégique, est là dans son fauteuil roulant. Autour de lui se trouve la mère, la fille et l'amant... On retrouve bien au fil de l'histoire un peu d'indécence, mais aussi tout l'humour de l'auteur. A découvrir absolument !



« Le public du Off aime venir goûter « La cuisine d'Elvis » de Lee Hall, mitonnée par la compagnie La Fabrique des petits hasards. Des hasards chanceux qui réunissent un joli quartet de comédiens convaincants dans leurs rôles respectifs. Il y a Jill (Anne Puisais) grande adolescente rebelle dévouée à son légume de père (Pascal Aubert) qui fut un adorateur et imitateur d'Elvis dont il porte encore le costume dans son fauteuil de paraplégique. Elle est moins tendre avec sa mère (excellente Nathalie Mann vue dans « La Papesse américaine » commenté précédemment dans cette chronique) qui refuse de vieillir et cavale désespérément derrière la chair fraîche d'un jeune amant (Benoît Thevenoz, bon dans sa gaucherie affectée). L'ensemble sonne juste dans cette comédie de mœurs à l'humour grinçant et parfois noir habilement servie par une mise en scène qui tire le meilleur parti du texte et du jeu des comédiens. »

emma

de Pierre Vignes, librement inspiré de *Low* de Daniel Keene
mise en scène de Camille Pawlotsky

du 1er au 18 avril 2010 au Théâtre de l'Épée de Bois,
Cartoucherie de Vincennes



Un Fauteuil pour L'Orchestre

Camille HAZARD, « Emma » d'après Keene par la cie La Fabrique des Petits Hasards à l'Épée de Bois, 3 avril 2010.

« Emma et Sam habitent ensemble depuis trois ans. Lui a trente ans et elle en avait 17 quand ils se sont rencontrés. Ils vivent un amour sans égal, dans une fusion parfaite, avec une complicité mordante. Pourtant, la drogue, la dépression, le manque d'argent et de perspective viennent les aspirer dans leur quotidien. Emma, dans un sursaut de vie, tentera par tous les moyens de ramener Sam au bonheur et à la clarté...

Un goût amer d'enfance perdu

Camille Pawlotsky nous emporte dans une mise en scène simple qui suit et sert le jeu des deux comédiens : Anne Puisais et Stéphane Aubry. Elle a la finesse de ne jamais tomber dans le voyeurisme ni dans la complaisance. Elle aborde avec lucidité et tendresse les thèmes de l'errance, de l'abandon, de la dépendance, de la passion et de la destruction. Emma et Sam sont confinés dans leur appartement, l'espace, le temps n'existent plus pour eux ; ils se sont créés leur réalité et ne peuvent plus en sortir. Sur scène, on assiste à des moments de « vie », des sursauts de lucidité, d'espoir, de malaises profonds, psychologiques et physiques dus à la prise de drogue (qui n'est jamais montrée aux spectateurs) et à leur dépression. C'est Emma, qui tente le plus de ramener un semblant de vie dans cet espace clos, peut-être parce qu'elle est jeune et qu'elle a plus d'espoir... Ces deux anti-héros sont les porte-paroles de toute une génération de fils qui ne comprennent plus la vie, qui ne comprennent plus leurs rôles qu'ils pourraient jouer, qui n'attendent plus rien, sans repère... Emma très jeune a quitté ses parents quant à Sam, il n'y fait jamais allusion dans la pièce. Ce jeune couple terrorisé par l'abandon de l'extérieur se conforte dans leur pièce à vivre devenu pour eux, un fœtus maternel et protecteur : Une tentative de retour à l'enfance inévitable par peur, par incompréhension, par faiblesse et aussi un peu par facilité. La société veut qu'à partir d'un certain âge, on soit adulte et donc responsable, mais qu'en est-il de ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas s'adapter, qu'en est-il des faibles, des perdus, des désespérés, des improductifs ?? Ceux-là sont seuls. Il arrivera dans la pièce qu'Emma et Sam sortent de chez eux mais uniquement pour combler leur manque d'argent et de médicaments (on suppose qu'il s'agit de méthadone, un substitut de l'héroïne qu'on trouve en pharmacie) . En effet, ils commencent à braquer les pharmacies à l'aide d'un couteau et finissent par y prendre goût : Sam : « Je ne sais pas si c'est l'excitation du braquage, mais je bande. »

Un lieu en errance

Meubles, chaises, lampes, matelas... Parsèment le plateau ; des objets qui ont vécu, qui ont participé à une vie familiale passée, qui ont vu défiler des fêtes, des disputes, des baisers... Aujourd'hui, ils sont relégués aux quatre coins de la pièce, attendant qu'une main leur redonne vie. Seul un escabeau permet d'entrevoir du bout des pieds l'extérieur. Le décor exigü et sombre apporte une atmosphère pesante et sous tension ; il faut ajouter que la salle « studio » du théâtre de l'Épée de Bois se prête admirablement à cette forme : tout l'espace est construit en bois, rappelant un peu les greniers perdus et inaccessibles, où l'on se perd entre rêves, fantasmes et réalité... Le jeu des comédiens est maîtrisé ; dans un langage réaliste ils arrivent à nous faire parvenir tout au long de la pièce des souffles de poésie. L'acteur Stéphane Aubry (Sam) a une très belle présence et habite profondément ses silences et son malaise. La musique et les lumières, ont été intelligemment pensées : Un leitmotiv dans une tonalité Rock intervient tantôt pour signifier le désœuvrement et la chute de Sam, tantôt pour relever l'énergie et l'espoir d'Emma. Les lumières mettent parfois en valeur les objets, symbolisant la vie passée de ce lieu, et soulignent pareillement, avec une faible intensité, les visages abandonnés de ce couple, faisant ainsi resurgir leur intérieur et leurs états d'âme.

Camille Pawlotsky et toute l'équipe de cette pièce proposent sans prétention, un spectacle de très bonne qualité où rien n'est laissé au hasard, où tout a été soigneusement pensé scéniquement et qui pose de profondes questions. Du théâtre, du bon théâtre ! »



Martine PIAZZON, EMMA, 2010.

« Ne pas être comme les autres ». Voilà l'antienne nihiliste de ce couple, ce qui signifie concrètement vivre en marge de tout, des autres, de la société, des circuits économiques, de la vie elle-même. Résultat : le squatt, le huis-clos affectif, la réclusion, les expédients, pas de travail, pas d'argent, l'un accompagnant la dérive de l'autre pris au piège d'une dépendance médicamenteuse. Inexistants, transparents.

De la transparence à la disparition, «Emma», adaptation par Pierre Vignes d'une pièce de l'auteur australien Daniel Keene, plonge au coeur de ce mal-être qui les ronge et les amène à devenir les Bonnie and Clyde des amphétamines, dernier épisode désespéré d'une cavale métaphysique écrite avec beaucoup d'intelligence et de pudeur, sans référence à leur passé, le laissant à l'imaginaire du spectateur, sans psychologisme, sans stigmatisation ni morale, sans voyeurisme ni même de compassion.

Simplement un huis clos sans issue entre deux êtres depuis trop longtemps vivant en autarcie, déconnectés du réel dans l'illusion, ou la posture, d'un romantisme hors de siècle, sans projet ni avenir, que Camille Pawlotsky met en scène hors pathos avec sobriété et efficacité, et avec une grande économie dramaturgique qui laisse ouvert le champ d'interprétation même si est fortement suggéré la piste de l'immatunité et de la régressivité, les deux protagonistes passant leur temps à se vautrer par terre ou à retrouver la symbolique position foetale.

Anne Puisais et Stéphane Aubry incarnent ces vieux Roméo et Juliette avec juste ce qu'il faut d'âme et de transcendance tragique pour dépasser la narration réaliste. »

Hans Peter Cloos - Metteur en scène

« Il est intéressant de voir comment une jeune metteur en scène s'approprie un texte contemporain réputé pour créer une pièce résolument personnelle. Le spectacle Emma dégage une forte énergie, les personnages sont jeunes et désespérés, ils se battent pour se sentir vivants. Je pense que cette pièce parle du problème de la nouvelle génération, se sentir en vie, trouver une raison d'agir. Je suis heureux lorsque je vois des spectacles ancrés dans le présent, lorsqu'en plus ça m'émeut visuellement, je suis comblé. »

Geneviève Lefaire - Directrice du théâtre de *L'espace 600 Grenoble*

« Emma est une mise en scène sensible qui met en lumière les interrogations et représentations de notre jeunesse contemporaine. Le traitement du texte de Daniel Keene nous offre ici la possibilité d'entrevoir plusieurs niveaux de sens au travers d'une parole tourmentée, violente et actuelle. Cette équipe a su emporter le spectateur dans le fantasme comme dans sa propre réalité grâce à la force du jeu des comédiens et une mise en scène inventive à l'égal de l'interprétation audacieuse. »

Yohann Turbet Delof - Administrateur *le mois Molière* Festival de Versailles

« De Emma je dirais que c'est une création très inspirée, en plus d'être originale, qui ouvre des pistes de réflexion au spectateur, sur des thèmes contemporains et complexes. Rien n'est abandonné à la facilité dans cette pièce, ni l'histoire, ni le message, ni la mise en scène, ni les costumes. Chaque élément a son importance pour refléter l'ambiguïté d'une situation, d'un sentiment, d'une relation... bref, l'ambiguïté de la réalité. C'est ce qui donne à la pièce sa véritable force, le tout servi par des interprétations dynamiques et emportées qui maintiennent le spectateur en alerte tout du long. »

Julien Gittinger - *Prométhée Productions*

« Dans Emma, le doute est permanent. A chaque fois que nous pensons saisir les personnages, que nous croyons comprendre leurs motivations, leur raison d'être, Camille Pawlowsky, avec une grand habilité, brise nos grilles de lectures et nous amène à remettre en question nos certitudes. Sa mise en scène refuse le confort du spectateur et l'oblige à rester en éveil. C'est ce que j'aime dans la création artistique et dans le spectacle Emma : cette capacité à toujours changer de point de vue, à nous entraîner vers d'autres interprétations du monde et des humains, cette force du doute qui nous remue et nous transforme. »

Violaine Réquillart - Administratrice Cinéma, Marseille

« Emma est un spectacle prenant et intense où se mêlent fantasme et réalité, où une réalité dure et douloureuse nous est donnée à voir par deux personnages en quête de sens. Le fantasme est une échappatoire tumultueuse où la vie peut prendre forme, faire vibrer, émouvoir. Les deux personnages sont joués avec brio, par des comédiens confirmés, dans un jeu intense et profond. La mise en scène, ingénieuse, sert avec délicatesse et générosité le propos, soutenue par un décor à l'allure cinématographique, sombre mais vivant. »

Dimitri, un jeune inventeur solitaire, a loué un lit pour la nuit dans une chambre d'hôte. A son arrivée, il découvre qu'un homme est attaché à l'un des lits. Max demande de l'aide mais Dimitri se ferme, pressentant que libérer Max ne serait pas sans conséquence. La nuit ne fait que commencer...

Bascule

une pièce de Pierre Vignes

mise en scène par Camille Pawlotsky

avec Jérémy Malkhior et Clément Rouault

assistanat mise en scène Bruno Laurec

scénographie Marion Thelma

lumières Eric Valero

costumes Louise-Alice Véret

musique Arnaud Jollet

maquillage Lucky Nguyen

PRODUCTION
L'ESPACE
DU
THÉÂTRE

animal
chic et la fraternité des petits animaux préhistoriques



Essaïon
THÉÂTRE L'ESPACE DU THÉÂTRE MELLE 101

Du 2 mars au 7 avril
Les lundis et mardis à 21h30

Théâtre ESSAÏON 4, rue Pierre au Lard 75004 Paris (angle du 24, rue du Renard)

www.essaion.com Réservations : 01 42 78 46 42

LOCATIONS : Free - Carrefour - 0 892 08 30 22 (0,34€/min) - www.free.com

Partenaire de TicketCity, TicketMoi, Ticket.com, Ticket24, Ticket.com, Ticket.com

Not For Tourists™

Laure DASINIÈRES, *Bascule*, 2009.

« Il ne faut pas avoir sommeil lorsque l'on va voir ce petit ovni au théâtre de l'Essaïon, car un homme dort sur le plateau lorsque nous entrons. Deux lits dans la pénombre, et un homme qui dort, qui ronfle même. Et puis soudain il est rejoint par un autre, habillé comme un comptable, un peu roide et pressé de dormir. Ils partagent cette chambre d'hôte, pour une courte nuit...

Max, celui qui dormait, se réveille et interpelle Dimitri, celui qui vient d'arriver : il lui demande de le détacher, car il ignore comment, il s'est retrouvé prisonnier de son lit ! Sauf que Dimitri semble être réticent à le libérer...

Une heure qui en vaut mille en leur compagnie, dans un décor oppressant et merveilleusement sinistre, à tenter de comprendre ces deux personnages étranges qui se télescopent là, par hasard ou par inadvertance ? Au détour de quelques verres, nous apercevrons des bouts de leurs singulières personnalités, et imaginerons en quoi leur rencontre est détonante.

Voilà une pièce savoureuse et mystérieuse, et deux comédiens doués, naturels et attachants.

Les deux acteurs donnent brillamment corps et de façon radicale à cette pièce forte et déroutante, elle même portée par le texte urgent et détonnant de Pierre Vignes.

Jérémy Malkhior, que l'on connaît pour ses shows savoureusement provocateurs au sein de collectif animal_chic change ici singulièrement de registre pour camper avec talent le personnage de Dimitri, glacial et hostile dominé par un incessant auto-contrôle, par la retenue, l'énervement maîtrisé et cachant des désordres intimes profonds. Clément Rouault endosse avec autant de bonhomie, de truculence et d'énergie que de tact mais aussi d'une certaine folie le rôle de Max.

Et, tant la mise en scène que les costumes et le décor parviennent avec intelligence et sobriété à transmettre cette opposition dans la proximité forcée qui noue les deux.

Les différentes étapes de la pièce sont marquées à la fois par des jeux de lumières et par une «musique» faite de voix, d'échos, d'un fredonnement qui se fait cri, primale et organique.

Petit à petit l'angoisse monte et les rires du début se taisent.

Bascule prend un malin plaisir à désorienter le spectateur pour l'emmener sur des voies tortueuses, le saisit et le captive. »

la

/ COMPAGNIE THÉÂTRALE

Fabrique
des petits
hasards

La Fabrique des petits hasards
5, Boulevard du Bois le Prêtre
75017 Paris

www.lafabriquedespetitshasards.fr
lafabriquedespetitshasards@gmail.com
06 10 15 66 53

Partenariats financiers 2016/2017

La SPEDIDAM : Aide à la création. La DRAC et la DAC : Dans le cadre du projet « École de spectateur ».
La DASCO, la ville de Paris et la CGET (Contrat de cohésion sociale) dans le cadre d'actions de sensibilisation.
La CAF de Paris (parentalité) et la région Île-de-France (parité) : Aide à la diffusion.
